



HAL
open science

Revue d'architecture. Définition, méthode, usage

Yves Chevrefils Desbiolles

► **To cite this version:**

Yves Chevrefils Desbiolles. Revue d'architecture. Définition, méthode, usage. La revue des Revues, 2000, 29, pp.11-22. hal-03180068

HAL Id: hal-03180068

<https://hal.science/hal-03180068v1>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Revue d'architecture : définition, méthode, usage¹

L'alliance entre art de construire et art d'imprimer a été scellée dès l'invention de l'imprimerie au milieu du XV^e siècle par un événement célèbre dans l'histoire de l'humanisme occidental : la mise au jour en 1416 d'un exemplaire complet du manuscrit *De architectura* de Vitruve. De la lecture de ce manuscrit et de son impression typographique en 1486 naquit un genre éditorial particulier, le traité théorique d'architecture, qui constitua longtemps le mode privilégié de transmission de la culture architecturale.

Voilà un événement heureux qui témoigne de la transformation rapide d'une pratique constructive déjà complexe mais encore artisanale, en un savoir codifié mis en œuvre par des clercs de plus en plus éloignés du chantier.

Aujourd'hui cependant, contrairement à la thèse bibliophilique naguère dominante, il n'est plus possible d'attribuer ce phénomène à la seule invention de l'imprimerie ou du moins à la « coupure épistémologique » qu'aurait introduite l'imprimerie dans tous les domaines du savoir. Les recherches contemporaines en histoire du livre et en histoire de la lecture insistent plutôt sur les axes de continuité entre le livre manuscrit et le livre imprimé² : l'année où Vitruve connut ce regain de faveur intellectuelle – 1416 – est antérieure à l'invention dite de Gutenberg (vers 1430-1450), ce qui suppose l'existence d'un public de lettrés dont l'attente dans ce domaine

1. Ce texte a été rédigé à l'intention des étudiants du séminaire de recherche « Problématiques pour une histoire culturelle de l'architecture » (décembre 2000), animé par Jean-Yves Andrieux, professeur d'histoire de l'art à l'université de Rennes 2. Il a également été discuté par les participants au séminaire « Lieux de culture, mémoires du monde contemporain » organisé par le Centre de recherche d'histoire quantitative du CNRS et l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine à l'université de Caen et à l'abbaye d'Ardenne durant le printemps 2001, et auquel a beaucoup contribué le professeur Jean-Yves Mollier. Une partie de cet exposé a par ailleurs été directement inspiré par les discussions et débats entendus à l'occasion d'une journée d'étude, « Les Périodiques d'architecture XVIII^e-XX^e siècle. Recherche d'une méthode critique d'analyse », organisée le 2 juin 2000 par Jean-Michel Leniaud et Béatrice Bouvier au Collège de France. Les actes de cette journée d'étude ont été publiés (voir p. 117).

2. On lira avec profit la contribution de R. Chartier, « De l'histoire du livre à l'histoire de la lecture : les trajectoires françaises », dans *Histoires du livre. Nouvelles orientations* (H.E. Bödeker, dir.), IMEC éditions et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, pp. 23-46.

ne doit rien à l'imprimerie. Par ailleurs, l'œuvre manuscrite de Vitruve n'était-elle pas bien connue des érudits médiévaux qui n'ont cessé de la recopier des centaines de fois jusqu'au XV^e siècle ?

Traité d'architecture, revues d'architecture

Si cette alliance entre art de construire et art d'imprimer est avérée, il faut alors en chercher les raisons dans un tout autre registre. Dans le contexte humaniste d'un XV^e siècle favorable à la promotion de certaines catégories sociales, elle trouve vraisemblablement sa source dans une réactualisation et une amplification de la motivation professionnelle qui animait Vitruve vers le premier siècle avant notre ère, au moment de rédiger son manuscrit. Pierre Gros l'établit clairement : déçu par la modeste considération dont jouissait son art au sein de l'élite romaine, Vitruve a d'abord voulu démontrer que l'architecte maîtrisait une culture universelle à l'égal du rhéteur ou du philosophe ; son objectif était d'élever l'architecte dans la hiérarchie sociale « par la transcription "littéraire" de ce qui, dans les ateliers ou sur le terrain, n'était exprimé qu'au moyen de croquis cotés ou de modèles à grandeur d'exécution¹ ». Or, sans introduire une quelconque rupture dans l'ordre de la pensée, le passage de l'écriture manuelle à l'écriture imprimée a néanmoins accéléré le travail d'édition (traductions, gloses, commentaires, interprétations...) et démultiplié son impact par une meilleure diffusion. L'invention de l'imprimerie serait donc arrivée à point nommé pour, en quelque sorte, dramatiser une question qui hante depuis toujours l'histoire du métier d'architecte². À partir d'Alberti, mort en 1472 mais dont le traité manuscrit rédigé d'après une lecture critique de Vitruve – *De re aedificatoria* – fut le premier à être imprimé en 1485, les architectes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles verront leur statut social épaulé et conforté par une activité éditoriale de type essentiellement théorique et didactique³. Sur cette lancée, ajoutons immédiatement à notre hypothèse

un second volet qui me rapprochera du thème que l'on m'a demandé de traiter devant vous aujourd'hui : quelques siècles plus tard, autour de 1830, quand une nouvelle économie du livre remplacera l'« Ancien Régime typographique » (Chartier et Martin), les revues d'architecture prendront alors leur essor et s'imposeront en tant que forme éditoriale privilégiée de la transmission architecturale en réponse à un enjeu identique : agir, voire mener le combat pour une reconnaissance du statut professionnel de l'architecte. Les revues auraient de ce point de vue pris le relais des traités.

1. P. Gros, « Vitruve », *Encyclopedia Universalis* (cédérom), 1998.

2. Voir les synthèses proposées par G. Ringon, *Histoire du métier d'architecte en France*, PUF/QSJ ?, 1997 ; et par D. Rabreau, « Architecte. Renaissance et Temps moderne », *Encyclopedia Universalis* (cédérom), 1998.

3. Voir à ce sujet la bibliographie établie par Françoise Choay dans son ouvrage *La Règle et le modèle*, Seuil, 1980.

Spécificité d'un genre éditorial autonome

Une revue réussie sait d'abord être l'expression d'une passion, parfois d'un individu, plus couramment d'un groupe, d'une école ou d'un clan. Le principal ferment de l'« aventure revuiste », outre des choix esthétiques, scientifiques ou politiques communs aux fondateurs, est souvent l'amitié et ses corollaires, conflits, tourments affectifs, ruptures. Le siège des revues peut être un lieu de passage, de rencontres, de manifestations (repas, lectures, débats...), pour les auteurs comme pour les lecteurs¹. Fonder une revue, grande ou petite, institutionnelle ou associative, équivaut donc, en architecture comme en art ou en littérature, à créer une microsociété avec ses rites, ses codes, ses particularismes et ses réseaux plus ou moins formels (services gracieux, échanges de publicité, traductions, circulation d'auteurs, etc.). Hier comme aujourd'hui, les revues demeurent un lieu de confrontation permanente avec « l'histoire du temps présent² ».

Cette complexité intellectuelle et sociale ne fait pas de la revue – de toutes les revues – un objet commode. En architecture, certaines revues mettent l'accent sur les projets, d'autres sur les réalisations ; certaines donnent une large place à l'histoire, d'autres à l'actualité ; de l'une à l'autre, l'usage des illustrations ou des représentations graphiques varie... De plus les revues d'architecture ne sont pas les seules à parler d'architecture. Il faut aussi compter avec les revues d'archéologie ou d'urbanisme ; les revues d'art, d'art décoratif, de design ; les revues littéraires ou les revues généralistes. Quand vient le temps de déterminer un corpus, il faut se rappeler que les revues constituent toujours un ensemble aux frontières floues ; les variantes sont infinies et rendent difficile, voire impossible, l'élaboration d'une typologie stable. Cette situation rend le recours aux répertoires délicat : ces indispensables outils sont fatalement lacunaires malgré les efforts et l'attention portée à leur constitution³.

1. O. Corpet, « Revues littéraires », *Encyclopedia Universalis* (cédérom), 1998.

2. Sur le mode paroxystique des images de la culture Pop, l'évolution de la revue et du groupe Archigram rend parfaitement compte de ce phénomène : « L'idée, écrit P. Cook, l'un de ses fondateurs, [est venue] du désir non pas de publier un "magazine" régulier et prévisible [...], mais d'expulser, d'excréter (ou presque) une chose qui [...] exploserait au-dessus de la tête des étudiants et des gratteurs opprimés des agences londoniennes. » L'identité du groupe Archigram est toute entière contenue dans la revue, sorte de brûlot ayant paru sept fois de 1961 à 1974. L'agence Archigram et le quartier général de la revue se trouvaient jusqu'en 1970 dans l'appartement des Cook où tous les vendredis, on se réunissait... En 1967 paraissait un ouvrage proposant, dans le sillage de la revue, la première rétrospective du travail d'Archigram sur l'image industrielle et commerciale, la BD, la publicité, etc. (*Archigram*, Centre Georges Pompidou, 1994).

3. Le plus récent est celui de Béatrice Bouvier, « Répertoire des périodiques d'architecture de langue française publiés entre 1800 et 1970 en France et dans ses anciennes colonies, en Suisse et en Belgique », dans J.-M. Leniaud et B. Bouvier (dir.), *Les Périodiques d'architecture XVIII-XX siècle. Recherche d'une méthodocritique d'analyse*, École des chartes, 2001. Ce nouveau répertoire reprend un projet amorcé autrefois par H. Lipstadt-Mendelsohn et B. Lemoine, *Revue d'architecture et de construction publiées en France entre 1800 et 1914*, (voir *Revue de l'art*, n° 89, 1990, pp. 70-71), et s'appuie sur celui de L. Lagardère, *Catalogue des périodiques d'architecture de la bibliothèque Forney*, 1980, ainsi que sur la base Opaline Plus de la Bibliothèque nationale de France. Pour élargir sa recherche, on pourra encore consulter le *Avery Index to Architectural Periodicals* ; le *Répertoire d'art et d'archéologie* ; le *Répertoire international de la littérature de l'art* ; *Art Index* ; *ArtBibliographies Modern*, etc.

Surtout, gare, ici, aux enquêtes quantitatives insuffisamment problématisées. Il faut garder en tête cet aphorisme : « Je te reconnais. Voilà pourquoi je ne te connais pas ! » : les études quantitatives permettent en elles-mêmes d'ouvrir un champ, de dresser des nomenclatures, d'identifier des familles ou des genres, de proposer des courbes, des diagrammes, des graphiques et des « camemberts », voire des analyses lexicales des titres... Toutes ces informations permettent en quelque sorte de reconnaître l'objet-revue, de lui donner une première existence, de justifier *a priori* l'intérêt qu'on lui porte, sachant tout ce que cette démarche comporte d'artificiel car, on l'a dit, la revue est un objet rétif : les faux bulletins qui sont de vraies revues (et l'inverse) abondent ; les mots composant les titres et les sous-titres sont ambivalents, les passages sont nombreux entre les genres et les sous-genres. Paraphrasant la célèbre formule du sociologue Marcel Mauss, Olivier Corpet souligne que la revue est un « fait éditorial total » à la fois historique, économique, psychologique, linguistique et sémiologique. Cette approche pluridimensionnelle s'organise autour de la notion de « fabrique éditoriale » entendue comme « l'ensemble des dispositifs matériels, fonctionnels, symboliques et affectifs qui déterminent la production d'une revue, l'organisation de ses sommaires et l'économie de ses textes, ainsi que la structuration des rapports de personnes et de pouvoirs en son sein¹ ». C'est au prix de cette complexité méthodologique que l'on pourra connaître les revues et constater – je reviens ici aux revues d'architecture – que celles-ci ont rejoint en dignité philologique les traités d'architecture.

Les revues font école

Il y a dix ans, la *Revue de l'art* – instance de validation scientifique par excellence chez les historiens de l'art – affirmait haut et fort que les revues d'architecture constituent bien une « source *primaire* essentielle autant pour la connaissance fondamentale [...] que pour la documentation du patrimoine architectural existant et la gestion raisonnée de son avenir² ». Cette reconnaissance faisait enfin des

revues d'architecture autre chose qu'une « masse immense de documents sans éclat » dans laquelle, depuis longtemps, la recherche puise volontiers, sans toutefois vraiment réfléchir aux conditions particulières de production des faits recueillis.

Or, encore aujourd'hui, l'idée que la revue ne serait qu'un témoin de l'actualité, un pourvoyeur de documents ou un support passif de grands débats, une sorte d'accessoire du livre ou, en tout

1. O. Corpet, « Histoire(s) de revues au tournant du siècle », *Cahiers Jean Jaurès*, n° 146, 1998, pp. 7-10.

2. F. Hamon, « Les revues d'architecture », *Revue de l'art*, n° 89, 1990, pp. 16-18. C'est l'auteur qui souligne.

cas, une production secondaire, s'inscrit toujours en filigrane – longtemps après la profession de foi de la *Revue de l'art* – dans de nombreuses contributions recelant pourtant, aux yeux du lecteur attentif, de faits ou d'indices sur la vitalité, sur la capacité de la revue non seulement de transmettre, mais aussi de produire du savoir grâce à sa souplesse éditoriale et aux multiples formes de sociabilité qu'elle induit. Citons un exemple récent. Dans son ouvrage, *L'Histoire de l'architecture en France. Émergence d'une discipline, 1863-1914*, publié en 2000 chez Picard, Simona Talenti identifie une lacune importante de l'historiographie : fascinés par la multiplication des formes architecturales au XIX^e siècle, les universitaires, architectes, ingénieurs et autres restaurateurs ou conservateurs qui tous ont été les protagonistes d'une discipline émergente – l'histoire de l'architecture –, se seraient désintéressés des problèmes de transmission du savoir par les établissements d'enseignement, mais aussi, par l'édition. Afin de combler par l'étude et l'analyse la carence historiographique qu'elle a mise au jour, l'auteur opère dans la production imprimée de l'époque une sélection d'ouvrages, de cours, de conférences, d'articles isolés... , mais récusé les revues en tant que catégorie éditoriale spécifique : « Aucun lien systématique ne semble en effet exister entre revues et pédagogie. » Cette affirmation est contredite par la récurrence dans les revues du débat autour de l'enseignement et des écoles d'architecture. Lorsqu'elle écrit encore : « Les revues servent ainsi de diffuseur des connaissances alors que les livres privilégient les interprétations voire l'élaboration de conceptions historiques », l'auteur semble de toute évidence avoir été mal préparée à comprendre la force heuristique de la forme-revue. Malgré l'absence, hélas ! bien réelle d'archives et de données factuelles, un simple bilan critique (premiers numéros, éditoriaux, identification des rédacteurs...) de revues publiées à l'intérieur des bornes chronologiques fixées par l'étude, aurait à coup sûr permis de tracer un tableau – incomplet certes, mais suffisamment motivé – du rôle et de l'influence des revues dans l'émergence de l'histoire de l'architecture comme discipline autonome.

La volonté des revues d'architecture de donner un enseignement, voire de remplacer les écoles, est pourtant avérée par ce que l'on sait de l'histoire générale des revues d'art et des revues d'architecture au XIX^e siècle. De quelques « brèves » signalant un fait divers dans la presse naissante du XVII^e siècle aux articles plus élaborés dans les feuilles encyclopédiques du XVIII^e siècle, l'intérêt pour l'architecture a vraisemblablement suivi le même chemin que celui pour l'art. Un premier pas vers l'autonomie a été franchi vers la fin du XVIII^e siècle avec la vague du « retour à l'antique » provoqué par les fouilles de Pompéi et d'Herculanum. La réaction romantique qui a marqué le début du XIX^e siècle a ensuite amplifié l'intérêt pour l'archéologie, l'architecture et les arts en général, préparant l'explosion des revues durant les décennies suivantes¹. Par ailleurs, comme ce fut le cas pour les revues d'archéologie et les revues d'art décoratif, les premiers titres

1. Voir le chapitre « Ancêtres et devanciers » dans mon ouvrage *Les Revues d'art à Paris, 1905-1940*, préf. F. Levaillant, Ent'revues, 1993.

entièrement consacrés à l'architecture paraissent en Allemagne. En 1789, le *Allgemeines für die Bürgerliche Baukunst* développe ses idées autour de l'art de bâtir dans un vaste champ qui inclue les techniques de construction, l'histoire de l'architecture ou les questions d'esthétique. Ces titres « se présentent alors comme de véritables médias professionnels qui serviront de modèles à la presse architecturale française » (M. Saboya¹).

Le *Journal des bâtimens civils, des monumens et des arts* voit le jour à Paris en 1800. Ce petit périodique, volontiers provocateur envers les institutions d'enseignement, souhaitait « être lu par les peintres, sculpteurs, architectes, ingénieurs mécaniciens, entrepreneurs de toutes les parties de la bâtisse » ; celui qui veut méditer sur le sens de cette énumération et sur la hiérarchie des genres qu'elle suppose devra garder en tête la devise du *Journal* : « Soyez plutôt maçon. » Est-ce un hasard si, à la même époque, paraissent des titres émanant d'un monde perçu à tort ou à raison par beaucoup d'architectes de ce temps comme menaçants : le *Recueil polytechnique des ponts et chaussées* en 1803, ou le *Journal du génie civil, des sciences et des arts* en 1828. Une étape importante de l'évolution éditoriale des revues d'architecture est franchie avec la création en 1832 de *L'Architecte*, le premier titre, note Saboya, qui tente une définition du rôle de la presse spécialisée : « faire naître les idées, les conserver et en peupler le champ de la science ».

À partir de 1830, le rythme de création de revues de tout genre se fait plus rapide partout en Europe en même temps que s'affirme un nouveau métier, celui d'éditeur. Émancipé du commerce de la librairie, ce nouveau venu contrôle tout à la fois les options esthétiques, les solutions techniques et les décisions commerciales entourant la production éditoriale, avec sur le plan symbolique, une prime à la part intellectuelle et artistique de sa fonction. Sans atteindre la puissance des grands industriels, l'éditeur évoluera, comme l'architecte, vers les couches supérieures de la société. Cette convergence sociale peut expliquer pour une part l'attrait des revues : les revues ne permettent-elles pas, à peu de frais et sans risque majeur, d'être aussi un éditeur ? Cette idée mériterait d'être confrontée à l'histoire de la plus célèbre des revues françaises d'architecture, la *Revue générale d'architecture et des travaux publics* créée par César Daly en 1840. Disciple de Fourier et élève de Duban, Daly met au point une revue de grand format avec un texte disposé sur deux colonnes ; les textes, accompagnés par de nombreuses illustrations (gravures sur bois ou sur acier, lithographies, chromolithographies...), sont réunies sous quatre rubriques principales, histoire, théorie, pratiques, mélanges. Le tempérament tout à la fois éclectique et rationnel de Daly – un architecte ayant toujours, ou presque, vécu de sa plume – était bien adapté à une vie consacrée à la critique et la diffusion de l'architecture perçue dans ses multiples dimensions (construction, enseignement, concours...). Mais surtout, la force de Daly

1. M. Saboya, « Revues d'architecture », dans *Encyclopedia Universalis* (cédérom), 1998.

aura été de mener tout au long de sa carrière une réflexion sur le rôle d'une revue, adaptant sans cesse sa publication à la nature de l'information¹.

Chose certaine, dès le milieu du XIX^e siècle, les revues d'architecture s'imposent comme forme éditoriale dominante pour traiter des questions d'architecture². Vivantes, les revues d'architecture constituent désormais un vecteur de création et un instrument de pouvoir tout autant que de contestation. Disparues, elles sont une source irremplaçable pour la reconstitution et l'interprétation du champ de l'architecture.

Recourir aux revues

Lorsqu'il s'intéresse à l'architecture régionaliste, Jean-Claude Vigato étudie moins une réalité constructive particulière que le produit historique d'un appareil discursif complexe comprenant, durant la première moitié du XX^e siècle, « académies, salons, établissements d'enseignement, sociétés professionnelles, syndicats, groupes et groupuscules, services administratifs, maisons d'édition, sociétés de presse... s'exprimant par le verbe et l'image dans des médias diversifiés : revues spécialisées ou revues d'art, bulletins professionnels, essais critiques ou théoriques, cours et traités, catalogues d'exposition, recueils d'œuvres, biographies d'architectes et, parfois, essais philosophiques, ouvrages scientifiques, écrits politiques, voire certaines œuvres de poètes ou de romanciers ». Cette généreuse énumération a l'avantage de nous rappeler le lien traditionnel qui unit depuis Gutenberg architecture et édition, mais elle ne rend pas compte de l'usage dominant des revues fait par l'auteur dans sa démonstration : la lecture de l'ouvrage de Vigato confirme ainsi le rôle dominant des revues dans la production et la diffusion des idées³.

Les revues peuvent constituer, dans certains cas, le mode d'accès quasi exclusif à un sujet d'étude. L'histoire de l'architecture d'avant-garde en Tchécoslovaquie rédigé par Alena Kubova est tout entière construite autour d'une lecture des revues. On sait, par exemple, que la ville de Prague fut au début du siècle dernier le théâtre de la seule véritable tentative de création d'une architecture cubiste⁴. Mais comment comprendre cette

1. M. Saboya, *Presse et architecture au XIX^e siècle. César Daly et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Picard, 1991.

2. « Lieux de débats » avec les concours, les salons et les expositions universelles, certaines revues sont aussi considérées comme de véritables institutions. Voir J.-P. Épron, *Comprendre l'éclectisme*, Éditions Norma, 1997.

3. J.-C. Vigato, *L'Architecture régionaliste. France, 1890-1950*, Norma, 1994. Les titres cités par l'auteur sont *Cahiers de l'art moderne*, *La Construction moderne*, *Art et Industrie*, *Art et décoration*, *L'Art décoratif*, *L'Amour de l'art*, *Les Cahiers de la recherche architecturale*, *L'Architecte*, *L'Architecture*, etc.

4. À Paris, où naquit le cubisme pictural, l'expérience d'une telle architecture ne dépassa guère la production d'un prototype imaginé par des non architectes (André Mare et ses amis) à l'occasion du Salon d'automne de 1912. Pour une évocation du

improbable architecture-sculpture formaliste si l'on ne tient pas compte d'un désir exprimé et consigné dans de nombreuses revues par des architectes, des artistes et des intellectuels praguais de ce temps, celui de jeter les bases d'une culture nationale autonome par une confrontation avec ce qui, en Europe, représentait la nouveauté la plus absolue, quitte, en la circonstance, à nager à contre-courant du rationalisme architectural bientôt dominant. A. Kubova ouvre son livre *L'Avant-garde architecturale en Tchécoslovaquie*¹ par ce témoignage donné en 1963 par Karel Honzík : « À l'époque où, de Moscou à Paris, l'Europe explorait les voies de la nouvelle architecture, de nombreuses revues étrangères publiaient les projets de nos jeunes architectes [...]. Ainsi, dès 1923, les revues hollandaises et allemandes publient les projets puristes. Ensuite, ce sont les rédactions qui d'elles-mêmes se mettent à présenter l'architecture moderne tchèque. Il est vrai que nous disposions dans les années trente, d'une certaine avance ; le fonctionnalisme ne commençait-il pas seulement à poindre dans des pays européens comme la Suède et l'Angleterre ou même l'Amérique ? Il est toujours délicat de revendiquer en tant qu'individu ou en tant que nation une quelconque suprématie, cette revendication fut-elle justifiée. Et pourtant, Josef Gocar, on l'a souvent souligné, n'a-t-il pas utilisé le "mur-rideau" dans la maison Wenke dix ans avant que Le Corbusier ne proclame ce principe fondamental de toute architecture nouvelle ? Kittrich et Hannauer expérimentent une maison de verre climatisée et chauffée ; leur projet est publié dans *L'Architecture d'aujourd'hui* en même temps que celui de Le Corbusier. Les centres commerciaux exclusivement réservés à la circulation piétonnière sont un problème actuel. Dès 1938, j'avais proposé des solutions présentées aux membres de la R.I.A. (Réunion internationale des architectes). La revue *Keystone* en publiait une partie en 1947... »

contexte nationaliste qui a aussi entouré cet événement, voir de N. Zapata-Aubé, « La Maison cubiste » dans *La Section d'or, 1925, 1920, 1912* (C. Debray et F. Lucbert, dir.), Cercle d'art, 2000, pp. 319-330.

1. A. Kubova, *L'Avant-garde architecturale en Tchécoslovaquie, 1918-1939*, Pierre Mardaga éditeur, 1992.

2. C. Prochasson, *Les Années électriques, 1880-1910*, La Découverte, 1991.

3. Voir la préface de Michel Denès pour l'ouvrage de U. Conrads, *Programmes et manifestes de l'architecture du XX^e siècle*, Éditions de La Vilette, 1991.

4. T. Paquot, « Portrait de Le Corbusier », *La Revue des revues*, n° 3 printemps 1987, pp. 55-56.

Une autre façon de s'intéresser aux revues est de tracer le portrait des hommes de revues, « autorités sociales » dont l'histoire a retenu le nom, ou plus souvent « agents aux fonctions peu visibles » mais grands passeurs et véritables médiateurs au cœur de l'histoire culturelle contemporaine². Le Corbusier fait de toute évidence partie du premier groupe au point d'apparaître aux yeux de certains comme un auteur hégémonique qui a beaucoup écrit et sur qui on continue à (trop) écrire³. Quoiqu'on en pense, l'homme doit une bonne partie de sa « fortune critique » à ses indéniables talents de revuiste. Pour Le Corbusier créer une revue constituait à la fois un engagement politique, une démonstration esthétique et une volonté d'agir sur le mouvement des idées⁴. Dans les passages les plus

autobiographiques de son ouvrage intitulé *Le Modulor*, paru en 1950, Le Corbusier raconte comment, après avoir abandonné l'architecture pour d'autres activités plastiques, il était autrefois revenu à la pratique architecturale grâce à son travail théorique dans les pages de *L'Esprit nouveau* (1920-1925). Le Corbusier cite notamment ses articles de 1921 « Construire en série » et « Les tracés régulateurs », ainsi que l'ensemble de ses contributions sur le cubisme paru dans la revue. Le Corbusier rapporte également dans ce livre comment, à partir de mesures dérivées du modulor, il a préparé lui-même le numéro spécial qui lui a été consacré par la revue *L'Architecture d'aujourd'hui* en 1948 : « L'art typographique des journaux, des revues et des livres », c'est aussi de l'architecture, clame-t-il encore. La forme même du contenu rédactionnel de la revue était conçue en fonction d'une rentabilité technique et économique ; les principaux articles de la revue étaient divisés et répartis de telle sorte que l'on puisse les extraire facilement des inventus afin de les brocher sous forme de livres.

Dans le second groupe, celui des grands passeurs à la notoriété plus discrète, citons André Bloc, cofondateur avec Marcel-Eugène Cahen de *L'Architecture d'aujourd'hui*. Bloc a mené dans *L'Architecture d'aujourd'hui* une action dynamique incluant de nombreuses d'activités para-éditoriales – voyages ou journées de rencontres et de discussion – qui ont alimenté ensuite les sommaires de la revue. Bloc a su également s'entourer de collaborateurs ouverts sur le monde comme Pierre Vago, jeune hongrois déjà aguerri au métier de rédacteur grâce entre autres à l'expérience acquise dans la revue de l'École spéciale d'architecture, *Le Maître d'œuvre*. Vago jouera un rôle essentiel dans l'élaboration d'un réseau international de correspondants et de personnes-relais au service de *L'Architecture d'aujourd'hui*, un réseau de fidèles qui recevaient régulièrement le programme éditorial de la revue et qui abondaient à son sommaire de leur propre plume ou par celle de personnes situées dans leur entourage. Cela sans compter les dossiers que recevait la rédaction de la part d'agences en mal de publication partout autour du monde¹.

L'architecture n'a pas non plus laissé indifférents des animateurs de petites revues culturelles et littéraires² comme le

1. La bibliographie consacrée à *L'Architecture d'aujourd'hui* est abondante. Signalons le n° 272 (décembre 1990) de *L'Architecture d'aujourd'hui*, complété par le n° 275 (juin 1991) ; G. Ragot, « Pierre Vago et les débuts de *L'Architecture d'aujourd'hui* », *Revue de l'art*, n° 89, 1990, pp. 77-81 ; J. Deyres, « Les correspondants à l'étranger de *L'Architecture d'aujourd'hui* et l'information sur l'actualité internationale de l'architecture (1930-1950) » dans *Un art sans frontières. L'internationalisation des arts en Europe, 1900-1950* (G. Monnier et J. Vovelle, dir.), Publications de la Sorbonne, 1994, pp. 197-206 ; et l'autobiographie de Pierre Vago, *Une vie intense*, Bruxelles, AAM éditions, 2000.

2. L'expression « petite revue » n'a rien à voir avec la taille, ni même avec le tirage ou la circulation du titre en question. Elle désigne plutôt une revue destinée à un groupe restreint de lecteurs possédant les clés intellectuelles permettant sa lecture (cf. A. Gibson, *Theory undeclared : Avant-Garde Magazines as a Guide to Abstract Expressionist Images and Ideas*, Ann Arbor, Mich., University of Delaware, 1984).

Dr Émile Malespine, fondateur et unique contributeur (ou presque) de la revue *Manomètre* née à Lyon en 1922¹. Après avoir publié un texte de Ludwig Kassak intitulé « L'architecture sera l'unité nouvelle de la force et de l'esprit », *Manomètre* consacre un numéro entier à la Cité industrielle de Tony Garnier. Le Dr Malespine place l'architecture à la base de tous les autres arts, mais surtout lui reconnaît un rôle social, dans la foulée du mouvement de réforme sociale dont sortiront, à la même époque, les premières revues d'urbanisme. L'urbanisme se constitue en champ autonome, c'est-à-dire en tant que profession neuve, autour des années 1910-1920. À sa source, deux débats – le logement social et l'hygiénisme ainsi que l'expansion planifiée des villes – traversent, à partir des années 1890, les revues à visées sociales et celles émanant des différents groupes d'architectes. Dans ces dernières toutefois, l'intérêt pour l'urbanisme sera souvent exprimé sur le mode négatif de la défense corporatiste (peur d'être dépossédé des pouvoirs de décision au profit du médecin, de l'ingénieur ou de l'hygiéniste ; peur d'une créativité bridée)².

1. Réimpression en fac-similé chez Jean-Michel Place éditeur, 1977 (introduction de M. Carassou). Dans le n° 6 de *Manomètre*, à l'occasion d'un article sur les maisons-jardins de Louis Thomas, Malespine renchérit avec des aphorismes du style « Hygiène = utile = architecture », ou « Seule l'hygiène peut nous débarrasser de l'ornement » ; ou « L'art, c'est l'hygiène » ; ou mieux, « Méfions-nous de l'architecture littéraire ».

2. Cf. A. Fourcaut et J.-P. Frey, « L'urbanisme en quête de revues », dans *Les Revues de la Belle Époque*, actes du colloque organisé en janvier 2000 à l'abbaye d'Ardenne par le Centre d'histoire culturelle de l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines et l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (J. Pluet-Despatin, J.-Y. Mollier et M. Leymarie, dir.).

3. À sa façon, Auguste Perret fut aussi un critique sachant communiquer par les revues dans un langage simple, lapidaire, efficace. Ce trait jouera un rôle dans la diffusion de ses idées. Voir J. Abrams, « Auguste Perret, le classicisme rationnel et la monumentalité » dans *Années 30. L'architecture et les arts de l'espace entre industrie et nostalgie* (J.L. Cohen, dir.), Éditions du Patrimoine, 1997, pp. 99-100. et P. Vago, *op. cit.*, pp. 152-153.

Dans ces conditions, après la disparition de *Manomètre* en 1928, il n'est pas étonnant de retrouver le Dr Malespine parmi les collaborateurs de la revue *L'Effort*, organe du Syndicat autonome des maçons, qu'il transforme, suivant son inclination, en publication politico-culturelle.

Citons un dernier exemple, celui de l'éditeur Albert Morancé qui a contribué de son capital comme de sa plume à la promotion de l'architecture contemporaine en publiant de 1923 à 1933 *L'Architecture vivante*. Dans le premier numéro de cette revue, qui s'ouvre comme tant d'autres titres par une citation de Perret³, Morancé signe un curieux texte conjuguant dans un même élan modernisme architectural et nostalgie d'un monde révolu : la mobilité sociale, le goût pour le changement et pour la vitesse, auraient détourné l'élite sociale des « choses de l'architecture » ; la maison particulière aménagée avec élégance disparaîtrait au profit de l'immeuble collectif sans âme... Mais surtout, face à cette déliquescence, Albert Morancé exprime à voix haute ses doutes quant à la capacité des architectes contemporains à assumer seuls les destinées de l'architecture ; d'où la nécessité de créer une revue qui puisse les guider et les former à *L'Architecture vivante* précisément.

Plus tard, dans un autre numéro, Morancé fera l'apologie de la forme-revue supérieure au livre qui, dit-il, « a pour but, en art, l'étude du passé [...]. Mais le présent est en perpétuelle évolution, poursuit Morancé, et [...] c'est le rôle de la Revue – le livre en évolution – de suivre et de noter au jour le jour les efforts des artistes et artisans d'aujourd'hui¹. » Une conception dualiste quelque peu excessive de la réalité éditoriale transparaît dans ces paroles d'éditeur, en même temps qu'une vraie passion.

Les revues, clés des archives d'architecture

Si Vigato, dans son essai sur l'architecture régionaliste, affirmait faire de l'histoire des idées, Gwenaël Delhumeau, lui, dans son ouvrage consacré à l'histoire du béton armé, dit avoir d'abord réalisé une « recherche scientifique et littéraire² ». Comment, en effet, faire de l'histoire lorsque l'on a devant soi une masse d'archives techniques et commerciales – 80 000 dossiers d'affaire et 6 500 tirages photographiques de la société Hennebique, aujourd'hui conservées à l'Institut français d'architecture ?

Or, Delhumeau a pu actionner, au cœur de ces archives, une importante clé d'interprétation en consultant une revue d'entreprise – *Béton armé* – fondée par le même Hennebique en 1898. « En regard de la longue et incertaine exploration des archives de la firme Hennebique, écrit Delhumeau, la lecture de *Béton armé*, entre ses listes exhaustives de travaux et ses morceaux choisis, donne l'impression de saisir les limites du "corpus" que constitue la production bâtie d'Hennebique. » La lecture de *Béton armé* permet également de cerner la stratégie industrielle et commerciale d'un homme qui a longtemps réussi à maintenir une relation d'identité entre son nom et le matériau qu'il promeut. Déficitaire sur le plan économique, l'affaire reste rentable en termes symboliques parce que Hennebique, l'entrepreneur, ravit aux architectes et aux ingénieurs la maîtrise de l'information.

Contrairement aux archives de revues, si rares, les archives professionnelles explosent littéralement, aujourd'hui, en types et nombre de fonds (d'architectes, de maîtres d'ouvrage souvent institutionnels, d'entreprises, de bureaux d'étude, de services d'architecture et d'urbanisme des villes...), comme en types et

1. *L'Architecture vivante*, n° 1, 1923 ; printemps-été 1926 ; automne-hiver 1927. Morancé (décédé en 1951) a été l'éditeur de plusieurs autres revues d'architecture ou de décoration. À propos de l'usage de la notion d'espace architectural fait par Jean Badovici, principal rédacteur de *L'Architecture vivante*, voir V. Devillard et H. Jannière, *Aux confins de la critique d'art, la critique architecturale. Rapport final*. Laboratoire Anthropologie, institutions, organisations sociales (CNRS). Ministère de la Culture, Délégation aux arts plastiques, mai 1998, pp. 125-143.

2. G. Delhumeau, *L'Invention du béton armé. Hennebique 1890-1914*, Norma, 1999.

nombre de pièces (dessins, plans, reprographie informatique, documents administratifs, financiers...) ¹. Ce phénomène pose de manière aiguë le problème de la croissance des collections d'archives. Une logique purement cumulative sombrerait dans l'infinie ; il faut donc choisir, sélectionner ce qui doit être conservé, donner corps à l'archive en constituant des ensembles cohérents, essayant d'anticiper au mieux les questions que se posera plus tard l'historiographie de l'architecture ².

1. Voir *Des archives de l'architecture aux archives de la ville*. Table ronde tenue aux Archives nationales les 18 et 19 juin 1998. Direction des Archives de France, 2000.

2. À l'instar de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine en France, actif dans le domaine des archives éditoriales et intellectuelles, une institution privée, le Centre canadien d'architecture, à Montréal, a développé un concept qui privilégie les liens apparaissant entre différents objets : « La collection du CCA se concentre sur le mouvement de la pensée plutôt que sur le matériel associé à la production de l'architecture. » La collection archivistique et documentaire du CCA se développe en confrontation permanente avec la communauté des chercheurs, invités à la fréquenter, comme avec le public cultivé attiré par les expositions conçues et produites à partir de ces fonds (*En chantier*, Montréal, Centre canadien d'architecture, 1999).

3. P. Frey, *Alphonse Laverrière, 1872-1954. Parcours dans les archives d'un architecte*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 1999.

L'autre question posée par l'abondance contemporaine des archives d'architecture est celle des méthodes d'interprétation. Pour servir l'ambition des Archives de la construction moderne qui souhaite devenir, à Lausanne, un « laboratoire de recherche en histoire de l'architecture », Pierre Frey a entrepris le développement d'une vaste base de données construite sur quatre axes : des inventaires topographiques du patrimoine architectural et du génie civil ; la rédaction de biographies d'architectes, d'entrepreneurs, d'ingénieurs ; une étude des conditions de la commande à partir des concours ; et surtout, le dépouillement des revues, car ce sont elles, dit Frey, qui « apportent la clef des lectures indispensables pour tout ce qui touche à la représentation des pratiques des ingénieurs et des architectes ³ ». Frey partage manifestement l'avis exprimé par Marc Saboya dans l'introduction de son ouvrage sur la *Revue générale d'architecture et des travaux publics*, et je m'arrêterais ici puisqu'il s'agit du point d'orgue de cet exposé : la presse architecturale peut offrir ce que les archives ne donne pas : le « jugement » (entendez le discernement plutôt que le verdict), c'est-à-dire la réception de l'œuvre, sa mise en perspective historique, sa place dans le débat critique.